

La main de Gontran était exquise, longue et mince, avec des doigts effilés et des ongles roses, une véritable main de fils de croisé (et il en avait le plus grand soin) ; le pied d'une forme toute patricienne, disait le gentilhomme au premier coup d'œil.

Gontran savait depuis longtemps à quoi s'en tenir relativement à ses avantages extérieurs, mais il avait sur lui-même assez d'empire pour cacher admirablement la fatuité qu'ils inspiraient.

Le culte qu'il professait à l'endroit de sa propre personne, ne l'empêchait point d'affecter une complète ignorance de ses perfections. Tant de modestie, jointe à tant de beauté, devait être une séduction de plus, se disait-il, et il ne se trompait pas.

Nous ne parlerons point avec détail de son élégance, il nous suffira d'affirmer que Gontran était au nombre de ces quelques jeunes gens qui ne suivent pas la mode, mais qui la devancent, et dont les arrêts font loi en matière de toilette, comme jadis ceux de Brummel et du comte d'Orsay.

XIII.—Gontran.

Le baron de Strény doit jouer dans cette histoire un rôle capital, il nous faut donc, avant de continuer notre récit, mettre rapidement sous les yeux de nos lecteurs le passé de ce personnage.

Gontran appartenait à une excellente famille ; il était, du côté de sa mère, cousin issu de germain de la comtesse de Kéroual.

Pendant toute son enfance et sa première jeunesse, il fut gâté outre mesure par son père, qui éblouissaient l'esprit naturel et les brillantes qualités physiques de ce fils unique. Un homme sage et prudent se serait effrayé de la prodigieuse précocité du jeune Gontran, mais le vieux baron était faible, et bien loin de prendre l'alarme, il ne songeait qu'à s'extasier.

Doué d'une facilité prodigieuse et d'une intelligence hors ligne, Gontran, élève externe du collège Charlemagne, remportait, presque sans travail, tous les prix.

Le baron, pour le récompenser, allait au-devant de ses désirs, lui prodiguait l'argent, et ne s'inquiétait point de la manière dont il le dépenserait et des habitudes insensées qu'il lui ferait prendre.

A seize ans, le collégien avait deux chevaux à lui dans l'écurie de son père, et chaque soir, en été, on le voyait monter la grande avenue des Champs-Elysées, fièrement en selle sur sa jument pur sang, ou conduisant avec un aplomb d'enfer, du haut des coussins de son dog-kart, un grand stepper irlandais qui trottait à la hauteur du poitrail. Les jours de congé, il ne manquait jamais de se rendre aux courses.

Certes, en principe, nous ne voyons aucun mal à cela, et les élégants plaisirs du sport ne sont point de ceux, croyons-nous, que l'on doive raisonnablement critiquer.

Mais (car dans presque toutes les choses de ce bas monde il y a un mal,) voici où était le danger.

De dangereuses fréquentations enlevèrent au jeune homme, ou plutôt à l'enfant cette délicate fraîcheur morale qui est à l'âme ce que le duvet est à la peche. A peine avait-il dix-huit ans et déjà, devenu matérialiste et sceptique, il ne croyait plus rien de ce qui est sacré ; il niait effrontément la vertu des femmes, il blaguait l'amour, il ne reconnaissait comme sérieuses que deux choses : l'or et le plaisir.

Ce qui ne l'empêchait de conserver la voix la plus douce, les manières les plus patriciennes, et

des yeux de page amoureux dans un visage de jeune fille.

Gontran venait d'atteindre sa majorité lorsque son père mourut, le laissant seul et unique maître d'une fortune d'un million.

Certes, avec cinquante mille livres de rentes, le jeune homme aurait pu mener une existence large et brillante, en régularisant le présent et en sauvegardant l'avenir, mais il aurait fallu pour cela ne point se trouver en but à une foule d'entraînements, auxquels, nous devons le dire, il n'essaya même pas de résister.

Pendant cinq ans le baron de Strény éblouit Paris par l'éclat de ses splendeurs. On citait la beauté de ses attelages, l'excentricité de ses habitudes. On colportait ses mots spirituels ; on en faisait passer sous son nom un grand nombre qu'il n'avait pas dits ; on copiait sa façon de s'habiller, de parler, de marcher, de tenir stick et de porter son lorgnon ; on imprimait les menus des prodigieux diners qu'il offrait à ses amis et à ses amies dans son joli hôtel de la rue Saint-Lazare ; un petit journal, *le Corsaire*, qui jouissait d'une grande vogue à cette époque, s'était fait le moniteur de ses aventures et de ses duels, car Gontran, très-fort à l'épée et au pistolet, se battait avec la plus extrême facilité et la plus gracieuse insouciance.

Cette vie à grandes guides dura cinq ans. Au bout de ce temps il ne restait rien du million ; il restait même un peu moins que rien, car les fournisseurs, mal payés depuis quelques mois, et flairant la ruine comme les rats, dit-on, flairaient la dernière heure du navire qui va sombrer, commençaient à montrer les dents et à enoyer du papier timbré. L'hôtel, hypothqué jusque dans ses fondations, n'appartenait plus qu'en apparence au baron de Strény.

A ce moment Gontran pouvait dire encore : *tout est perdu hors l'honneur.*

Il avait fait d'immenses folies, mais les folies perdent un avenir et ne flétrissent point un nom.

Il lui restait trois partis honorables à prendre : vendre ses chevaux, ses voitures, ses meubles, ses bijoux, payer toutes ses dettes, solliciter une place et se mettre à travailler couragusement pour vivre, ou s'engager comme simple soldat et s'en aller gagner en Afrique une épaullette et un morceau de ruban rouge, ou, enfin, prendre un pistolet et se faire sauter la cervelle.

Mais Gontran n'avait ni le courage de la pauvreté, ni celui du travail. Quant au suicide, il y songea pendant quelques minutes, mais il dit :

“ Pourquoi mourir ? la vie est bonne ! Amis, maîtresses et fournisseurs m'ont exploité pendant cinq ans, à mon tour de prendre une revanche ! J'étais dupé et je vais cesser de l'être ! ”

Et il le fit comme il le disait.

Or, ce que Gontran appelait : *cesser d'être dupé*, c'était, ou à peu près, devenir fripon.

Il continua donc à vivre, sinon splendidement, comme par le passé, du moins en conservant les apparences de la fortune et en mettant en œuvre, pour soutenir ce luxe d'emprunt, les mille et une ressource dont l'emploi constitue, dans la vie et dans le monde de Paris, le chevalier d'industrie de bonne compagnie.

Il emprunta de toutes mains et ne rendit jamais ; il acheta pour revendre ; il faillit vingt fois aller échouer sur les bancs de la police correctionnelle, mais il avait de si belles paroles, il savait mettre en jeu, avec une habileté si grande, les promesses fallacieuses et les espoirs menteurs, qu'il trouva toujours moyen de détourner l'orage ; il joua surtout, il joua sans cesse, et avec un bonheur telle-